

nationale de ses auditeurs. Mme Lely accompagnait son mari au piano.

—L'Opéra d'été réussira-t-il à l'Académie de Musique? Ce serait fort à désirer; mais c'est un point douteux, pour deux raisons: la plus grande partie des patrons des salles de spectacle sont à la campagne et ceux qui restent en ville préfèrent généralement aller entendre de la musique en plein air. Néanmoins, nous souhaitons le succès le plus franc à cette entreprise.

Les bruits qui courent

M. Jehin Prume se propose de partir dans quelques semaines pour la Belgique d'où il nous reviendra avant la fin de la saison d'été.

—Cette charmante pianiste belge, Mme Heynberg, qui s'est fait un si grand nombre d'amis depuis deux ans qu'elle est parmi nous, doit prendre bientôt la mer pour aller revoir le sol natal.

—Bien que l'Opéra Français de Montréal ait fermé ses portes pour quelques mois, un de ses artistes de la saison dernière a trouvé le moyen, ces jours-ci, de faire parler beaucoup de lui, en jouant au naturel le rôle de Jupiter dans la scène mythologique du roi de l'Olympe enlevant Europe. Seulement, ce n'est pas l'homonyme d'un continent que cet auteur nous a emporté, c'est un bel astre qu'il ravit à la société montréalaise. Un bon mariage aux États-Unis a dû déjà régulariser la situation.

—Paderewski doit revenir cette année même en Amérique. S'il a perdu sa chevelure, comme le bruit en a couru, c'est la moitié de son succès qui s'en est allé.

—Le *Grand Mongol*, d'Audran, vient d'avoir sa 500^e représentation à Paris. Si un opéra quelconque pouvait avoir sa centième à Montréal, Durieu ferait des châteaux en Espagne auprès desquels les palais des frères Vanderbilt ne seraient que des chaumières.

—M. Erasme Prume, frère du violoniste, est parti pour Québec où il va diriger l'orchestre du Château Frontenac. Cet orchestre n'est pas nombreux, c'est vrai; mais pour la variété des nationalités dont il se compose, il a droit au titre d'orchestre cosmopolite. Qu'on en juge plutôt. Il se compose de cinq virtuoses qui sont: *il signor* Rubini, italien; *señor de Musica*, espagnol; *herr* Eichorn, allemand; *monsieur* Villemont, français et *Meynher* Prume, belge.

L'OPERA FRANCAIS

Enfin Arthur Durieu est parti pour l'Europe, à la conquête, non de la toison d'or, mais d'une compagnie d'élite pour la prochaine saison de l'Opéra français de Montréal.

En attendant son retour, qui aura lieu dans les premiers jours de septembre, la direction a ouvert ses bureaux d'abonnement où les dilettanti peuvent aller arrêter leur place, — fauteuil, baignoire ou loge. Nous devons dire à ce propos que le prix d'entrée des galeries, qui était de 60 centins et de 75, a été réduit à 50 centins.

La souscription n'a pas atteint encore le chiffre nécessaire. Avis aux retardataires. Chaque saison, l'Opéra français s'implante de

plus en plus parmi nous; les améliorations se succèdent les unes aux autres; on évite les fautes des premiers tâtonnements et nous pouvons être assuré que la troisième saison sera des plus brillantes. Montréal méritera enfin le titre de capitale et le beau monde de notre population aura ce qui est devenu indispensable dans une grande ville, — un lieu de réunion élégant où la bonne société se retrouve sans s'être donné rendez-vous; où l'on peut étaler de belles toilettes et où au plaisir des yeux se joint celui d'entendre les chefs d'œuvre de la musique dramatique interprétés par de vrais artistes.

Nous apprenons que MM. Dubois, violoncelliste, Lejeune, premier violon solo, Louis van Pouck, Milo de Trigon, second violon, et J. van Pouck, solo clarinette, ont été engagés déjà pour l'orchestre de l'Opéra. De plus, deux virtuoses qui faisaient partie du fameux orchestre Lamoureux de Paris, ont écrit à Montréal pour demander des renseignements sur notre scène française avant de signer leur engagement. Comme ces renseignements ont été satisfaisants, il est probable que ces artistes n'hésiteront pas à faire partie de notre théâtre.

ECHOS D'EUROPE

Les artistes de théâtre, qui ont été si longtemps à apprendre à compter, sont devenus aujourd'hui aussi roublards que l'homme d'affaires le plus futé. Ce qu'ils ont appris le mieux, surtout, c'est de se garder à carreau, pour n'être point capots. Ainsi, pendant qu'ils sont en négociations avec un Américain, ils signent, en prévision d'un insuccès possible, un engagement avec un théâtre d'Europe, quitte à le rompre si les négociations aboutissent avec l'entrepreneur du Nouveau-Monde qui, en ce cas, paiera lui-même le dédit à son confrère européen. C'est ce que vient de faire Mme Calvé, qui, pendant qu'elle était en pourparlers avec la direction de l'Opéra de New-York, signait un engagement avec l'Opéra de Paris. La lettre qu'elle vient d'adresser aux directeurs de ce dernier établissement est d'ailleurs fort explicite et nous permet assez naïvement de voir le dessous de cette vulgaire diplomatie qui, appliquée aux affaires commerciales, serait qualifiée bien sévèrement. Voici cette lettre

« Messieurs, — je ne veux pas que la grosse somme d'argent que l'on va vous apporter pour mon délit vous arrive sèche et brutale comme un sac d'écus. En effet, j'avais rêvé de chanter à l'Opéra, dans mon cher Paris, de belles œuvres et d'incarner de grandes figures. Hélas! je n'ai pas le droit pour les miens et même pour moi, de refuser une somme aussi élevée que celle qui m'est offerte.

« Ma consolation est que je vais chanter nos maîtres français: Ambroise Thomas, Georges Bizet, Massenet, Charles Gounod, à l'étranger, devant le public américain qui les adore. Vous voyez combien j'ai hésité! Voilà un an qu'on m'avait fait les premières offres et cependant je vous donnais ma signature, qui me coûte bien cher aujourd'hui, tant j'avais le désir de rester ici.

« Croyez, messieurs, que je garderai le souvenir des courtoises et excellentes relations artistiques que j'ai pu avoir avec vous deux, et veuillez agréer, je vous prie, l'assurance de mes sentiments les plus distingués. »

« EMMA CALVÉ »

—On recueille des souscriptions en France pour élever deux monuments, un à Lulléche

à la mémoire de J. V. Delibes, l'autre au parc Monceau à Paris, à celle de Frédéric Chopin, le compositeur aimé des femmes rêveuses.

—Mlle Sibyl Sanderson de l'Opéra de Paris vient, elle aussi, d'informer MM. Ritt et Gaillard que, pour des raisons qu'elle ne dit pas, elle rompt avec leur troupe d'opéra. Voilà les arrangements de ces directeurs pour l'hiver prochain, complètement bouleversés. Il est bon que les entrepreneurs de spectacles apprennent enfin que la signature d'un artiste de théâtre ne vaut pas même le papier sur lequel elle est écrite.

—Le Tzar a accordé à la veuve d'Anton Rubinstein une pension annuelle de 3,000 roubles.

—On ne trouve pas moins de soixante pianos dans les trois châteaux que la reine Victoria a à Windsor, à Osborne et à Buckingham.

—Le baron de Rothschild possède un piano qui ne lui coûte pas moins de \$12,000. La caisse de cet instrument est ornée de peintures d'Alma Tadema et de Poyatner. Quelque belles que soient les peintures de cette caisse, nous sommes à peu près certain que le baron leur préfère la caisse de son bureau.

—Le festival musical le plus important de l'année en Allemagne, est toujours celui de l'Allgemeine Musikverein. Celui de cette année a eu lieu, ces jours-ci, à Brunswick, du 12 au 16. On a donné cinq concerts dont les solistes les plus applaudis ont été Lilli Schumann, d'Albert et Paderewski.

—Parlant de ce dernier, sa "Fantaisie Polonoise" a plongé les Parisiens dans le ravissement. Il a fallu la leur faire entendre à trois concerts consécutifs. La partition pour le piano offre des difficultés qu'un grand instrumentiste peut seul surmonter. Mais quelque belle que soit cette partition, l'orchestration de cette œuvre est encore plus belle, dit-on.

—Ce pianiste chevelu en voit de toutes les couleurs, dans le cours de ses voyages. Un jour, une vieille dame anglaise lui écrivit pour lui dire que, privée du plaisir de l'entendre à cause de ses rhumatismes qui ne lui permettaient pas de sortir, elle serait enchantée, s'il voulait bien se rendre chez elle et lui jouer ses meilleurs morceaux. D'ailleurs, elle ne voulait pas le déranger pour rien et, quand il aurait cessé de jouer, elle lui donnerait \$2.50. Ça lui allait-il?

Même mésaventure arriva à St-Saëns à qui une dame de province écrivit que, désirant faire entendre les meilleurs pianistes à sa fille, elle s'était décidée à offrir à ce compositeur \$5 et un billet de retour en secondes, s'il voulait bien se transporter chez elle et tenir le piano pendant une soirée qu'elle se proposait de donner.

—Le violon était primitivement un *par-dessus de viole* transformé. Ses dérivés: l'alto, le violoncelle et la contrebasse ne purent que plus tard. Les Italiens le désignaient ainsi: *violino piccolo alla francese*, c'est-à-dire "petit violon à la française." D'après cette désignation, on serait porté à croire que le violon est d'origine française. On aurait dû le nommer *violon*, puisqu'en italien *violino* veut dire "petit violon"; tandis que *violone*, qui veut dire "grand violon", a toujours été employé pour désigner la contrebasse.